

toutes les fureurs hétérodoxes de ce vaste pays. Un protestant américain, M. Buttner, en trace le tableau dans les termes suivants :

« L'Eglise catholique romaine, en Amérique, est engagée dans la plus redoutable lutte avec les églises protestantes de toutes les confessions, l'église épiscopale seule exceptée, qui, à raison de ses institutions, incline vers elle. Dans presque toutes les grandes villes, les ministres protestants tiennent des cours publics, où ils déclarent formellement que l'Eglise catholique n'appartient aucunement aux communes chrétiennes. Ses évêques et ses prêtres sont journellement défiés de soutenir leur doctrine dans des disputes publiques ; les synodes, les conférences, les assemblées générales publient contre elle des résolutions qui sont répandues avec profusion. Leurs plus ardens adversaires sont les presbytériens, les réformés hollandais, les Baptistes, les Méthodistes, les Campbellistes, les Allemands Luthériens et réformés. Ces sectes, qui toutes se combattent entre elles, se réunissent contre le catholicisme, et le combattent comme un seul homme. Elles ont même transformé la controverse théologique en question politique, en soutenant que la religion romaine est l'ennemie née de toutes les institutions épublicaines et que par conséquent elle est essentiellement hostile à l'indépendance américaine ; et cette allégation, accueillie par le peuple, l'a singulièrement excitée contre elle. De là l'incendie du couvent des Ursulines (août 1834), de Massachusetts, et le refus de cet Etat de toute indemnité à ces religieuses ; de là encore les dernières violences exercées contre les catholiques de Philadelphie par cette grande cité, où il s'est en même temps formé une association de femmes, qui s'obligent à ne jamais prendre à leur service une servante catholique.

Ainsi combattue par le fanatisme religieux, politique et civil, l'Eglise catholique aurait besoin d'une union intérieure indissoluble : mais dans le magnifique champ où le père de famille a répandu sa bonne semence, l'homme ennemi n'a pas manqué de sursemencer la zizanie. De très-sérieux démêlés se sont, en dernier lieu, élevés entre Mgr. Blanc évêque de la Nouvelle-Orléans, et les administrateurs temporels de sa cathédrale. Dans un pays où, comme aux Etats-Unis, tous les emplois administratifs et judiciaires sont dévolus à l'élection populaire, et où, d'ailleurs, toutes les sectes qui se disent des églises, nomment à toutes les fonctions du ministère ecclésiastique, parce que chacune d'elles paie ses prédicants, il est moins étonnant de voir les représentants temporels des paroisses catholiques prétendre à une influence prépondérante sur le choix que font les évêques des curés, et même au droit exorbitant de lui opposer un veto, qui est censé d'être celui de la paroisse. Ils oublient que le catholicisme en Amérique tire ses principales ressources de l'œuvre admirable de la Propagation de la Foi, sans le concours de laquelle il lui aurait été, humainement parlant, impossible d'arriver au développement et à l'importance dont nous avons tracé l'esquisse, et qu'à cet égard même les églises catholiques sont dans une toute autre condition que les communautés dissidentes. Les feuilles protestantes d'Amérique ne manquent pas d'attirer cette étincelle de discordes ; elles ne veulent pas que les évêques exercent librement le droit de la délégation pastorale, et elles dévient à la chaire pontificale de Rome le pouvoir de décider souverainement une question dont les éléments, disent-elles, existent dans un autre hémisphère ; comme si l'Eglise catholique n'avait pas sur la juridiction épiscopale, des règles et un droit fixé par les canons et par la coutume générale des églises. Les organes de la publicité protestante vont même jusqu'à prêcher la nécessité de se donner une papauté américaine. Mais comme il était facile de le prévoir, cette insidieuse proposition a suffi pour dissiper les yeux catholiques récalcitrants ; d'un commun accord, la cause a été évoquée à Rome, et les catholiques des E.-Unis montreront, par une respectueuse déférence à la décision du siège apostolique, que ce n'est pas pour leur jugement et pour leur condamnation que le Seigneur a daigné opérer de si grandes choses en leur faveur.

BULLETIN.

Missions du Nord-Ouest. — Nouvelles d'Europe : rétablissement de la paix ; mise en liberté d'O'Connell. — Elections et candidature. — Bibliographie.

Comme il ne peut y avoir rien de plus consolant, pour les enfans de l'Eglise, que de voir leur nombre s'accroître de jour en jour avec rapidité, ce sera donc avec plaisir que nos lecteurs apprendront le succès des missions catholiques parmi les Sauvages du Nord-Ouest. Nous avons déjà signalé, plus d'une fois, les nombreuses conversions qui s'opèrent chaque jour au sein des nations civilisées. Chez nos voisins même, où le nombre des missionnaires méthodistes, dit un journal protestant, est plus grand que celui des soldats de la république, les conversions au catholicisme sont pourtant si nombreuses que nos adversaires, désespérant de pouvoir en arrêter le progrès par leurs propagandes, essaient de faire croire bonnement que les principes du catholicisme sont subversifs de ceux de la constitution, et s'efforcent ainsi de rendre les catholiques odieux et suspects, et d'obtenir par la persécution ce qu'ils ne peuvent gagner par le *biblicisme*. En Angleterre, le retour à l'unité est encore plus sensible et plus évident. Le besoin de la vérité se fait sentir partout, et il n'est plus difficile d'apercevoir la tendance générale des esprits vers ce but.

Mais ce n'est pas seulement au milieu des peuples civilisés que nous avons à enregistrer les conquêtes de l'Eglise, les lumières de la foi commencent aussi à éclairer les peuplades les plus barbares. A l'annonce de la grande nouvelle, dit un missionnaire catholique, la masse des nations s'est ébranlée dans toute cette partie du Nord de l'Amérique ; mais ce n'a pas été sans peine, sans danger et sans combat.

« J'avais été, continue-t-il, le premier lancé à tout risque parmi ces peuples formidables. J'avais besoin de la prudence du serpent. Au mot de prière, on soulevait les épaules, on s'entre-regardait se faisant des clin-d'œil, on finit ; puis on finissait par dire : *tu nous ennuies, parle de nouvelles*. Il me fallut obéir, parler de choses indifférentes, caresser les enfans, me rendre affable en attirant le respect par mes réserves, enfin, me familiariser peu à peu, puis leur parler l'un après l'autre, à cœur ouvert, après avoir gagné leur estime, autant de fois que l'occasion s'en présentait. J'eus alors à catéchiser quelques vieillards et quelques enfans. Enfin, je gratais autour des fondations de l'édifice de Satan, et j'étais fier de moi, quand j'en avais arraché une pe-

tite pierre. Enfin mes petits succès m'enhardissant, et fort des bons rapports, qu'on faisait de moi d'une tribu à l'autre, j'annonçai une fumerie générale des Sautaux ; j'envoyai le billet d'invitation aux chefs de famille ; (un bout de tabac.) Le printemps suivant, au tems du rendez-vous, une immense multitude de Sautaux, et surtout les vieillards étaient campés autour de ma tente. Je prends le surplus, l'étole ; chacun était assis sur l'herbe et barbouillait de toutes les couleurs d'une manière à intimider ; puis tenant en main le papier sur lequel j'avais écrit mon discours, car je n'étais pas encore assés sûr de la langue pour me fier à ma mémoire, j'eus mon premier discours public, qui fut long. On m'avait dit, un peu avant, qu'on voulait me chasser et me défendre de mettre le pied sur leurs terres. Après mon discours, on demanda une journée pour se décider. Toute cette journée se passa en fumerie et en festin de consultations. Enfin on m'annonça que je pouvais aller dans toutes les terres de leur dépendance, sans craindre d'être insulté ; qu'on était sensible au sentiment d'humanité qui m'avait porté à m'expatrier pour eux ; qu'on consentait à ce que la génération naissante fût chrétienne, et que je baptisasse les enfans. J'aurais bien désiré plus, mais il ne me fallait pas même répliquer, j'aurais tout perdu. Enfin peu de jours après, les pères se joignirent aux enfans ; et maintenant, quoique le nombre des vieillards ne soit pas encore bien grand, leur péché est solide.

« Pourtant le nom du *prêtre des Sautaux* se répandait ; on en disait de merveilles, et le Seigneur en opérait aussi, souvent et de grandes. Je reçus des ambassadeurs des Sautaux peuplant les lacs qui sont parallèles au grand Winipik au sud-ouest. Leur principal camp était la Baie des Canards. Je les reçus à bras ouverts, puis je leur fixai le tems du rendez-vous à ce lieu, pour le printemps suivant. En deux voyages que j'y fis, j'en baptisai plus de 100, et la liste des catéchumènes était de 85. Toutes les fois que j'y arrivais, j'y étais reçu avec la joie et la politesse qu'on eut pu attendre de vieux chrétiens ; c'étaient mes enfans bien aimés.

« J'avais aussi des voyages à faire dans une direction toute opposée, à 150 lieues dans la Rivière Winipik à l'est. Je n'y pouvais tenir ; je partais à l'ouverture de la navigation, et je me suis vu une fois obligé de quitter mon canot, à cause des glaces de l'automne, à une distance de 180 lieues au moins au sud d'ouest de la Rivière Rouge : ayant cette distance à parcourir à pied, dans la neige à demi-jambe d'abord, puis dans l'eau et dans la glace. On me donna une aide dans la personne de M. Darveau qui fut chargé de l'école de mes catéchumènes, ceux de la Baie des Canards.

« Alors je m'élançai avec une nouvelle vigueur parmi les Nipigons, les Sautaux, etc. qui occupent l'espace de 150 lieues au moins jusqu'au lac Laplaie. J'apercevais la possibilité de vaincre, du moins, en partie, le préjugé de ces peuples, lorsque je n'aurais plus à voyager que dans cette direction. En effet, la grâce divine me seconda tellement que j'ai pu baptiser tant enfans qu'adultes, environ 100 personnes ; le nombre des catéchumènes étant à ce moment de 95 de tout âge et des deux sexes. C'est peu de chose, et pour opérer cela, il a fallu des merveilles de la puissance divine. On avait d'abord l'usage de n'apporter au baptême que les enfans malades, de la vie desquels on désespérait. Dieu voulut qu'en plusieurs circonstances étonnantes le baptême fut suivi de la guérison des malades. Mais le fait le plus étonnant fut celui de la délivrance d'un possédé, fait dont vous aurez pu voir le détail sur mon rapport de 1843 qui a dû s'imprimer cette année. J'en recueille aujourd'hui les heureux effets. La puissance de Satan s'évanouit ; ses phalanges se brisent, la division règne dans son royaume, ses vieux soldats l'abandonnent pour se ranger sous l'étendard du Dieu des armées. Tous les jours, la porte du vrai berceau s'ouvre pour y admettre de nouveaux brebis qui grossissent le troupeau du souverain pasteur. Des peuples aliés à ceux-ci, où les supposés de l'erreur ont déjà pénétré, nous désirent, nous font dire qu'ils nous attendent. Quelques uns qui avaient été pris à leurs pièges, ayant reconnu la vérité, sont venus me supplier de les recevoir au nombre de mes catéchumènes, et de rebaptiser leurs enfans, me disant qu'ils avaient été trompés, parce qu'on leur disait que c'étaient ceux-là qui étaient les prêtres, mais qu'en nous voyant ils avaient reconnu la ruse.

« J'espère que le tems est proche où cette grande partie de l'Amérique du Nord contera de proche en proche de nombreux serviteurs du vrai Dieu, malgré les efforts indicibles du Prince des Ténébres. N'oubliez point de le demander sans cesse dans vos *memento* au Rédempteur commun de tous les hommes.

Nous tirons ces intéressans détails d'une lettre toute récente de M. Belcourt. Nous n'avons pu résister au désir d'en citer textuellement une partie si consolante et si propre à faire comprendre les grands fruits que la religion a déjà retirés de la belle association de la Propagation de la Foi.

Les rapports qui nous arrivent aussi, de tems en tems, de la Colombie, nous font que nous confirmer d'avantage dans les heureuses espérances que nous avons conçues des missions de cette contrée lointaine. Il paraît pourtant que certaines peuplades, surtout sur les bords de l'Océan, apportent beaucoup de résistance aux pratiques de la morale chrétienne. On comprendra, sans peine, qu'il doit en être ainsi, quand on saura que ces peuples tiennent à honneur la pratique de la bigamie, et qu'un chef, parmi eux, est d'autant plus grand et plus distingué qu'il peut nourrir plus de femmes et avoir plus d'enfants. Ces derniers sont plus mal traités que les chiens. Le reste de la tribu